**Ce texte vous permet de faire un essai de ProLexis ; vous découvrirez ainsi toute sa puissance d'analyse et la pertinence de ses corrections.**

ÉCOUTE COMME JE T'AIME (extrait)

*Le journal de François*

*« Bonjour, vous êtes bien au 541 20 89. Je suis désolée, il est trop tard. Inutile de laisser un message sur ce répondeur. Je suis morte cette nuit. J’avais horreur des courones mais j’adorais les fleurs, vous pourez en apporter autant que vous voudrez. Geneviève. »*

En raccrochant, pasablement abasourdi par cette exécrable plaisanterie, j’eus envie de remercier au plus vite mon épouse d’une belle et bonne paire de claques sur sa jolie petite figure. Et puis j’ai esquissé un sourire... Parce que selon elle, j’avais, j’ai sans doute toujours une facheuse tendance à perdre le sens de l’humour lorsque j’en supporte les frais. C’est possible... Mais enfin, lorsque tu te trouves un peu contre ton gré en reportage depuis une semaine à l’autre bout de l’Europe, pour tenter d’envoyer à ton journal une série d’article qui tienne ses promesses sur l’excitant port de Ambourg et ses fameux marins du monde entier, c’est agacant et dur un message pareil ! D’autant que je m’y ennuyais ferme à Ambourg. Car, à l’époque déjà, les tonitruants marins plein de bière, de rires et de drames étaient devenus chinois, plutôt discrets et franchement tristes. Disparues les moules-frites, les boîtes de nuit poisseuses, disparrus les Belges belgifiant à l’excès, envolés les Hollandais, les Danois et même les Allemands. On avait construit, là où tout en sueur les braves marins étaient censés se moucher dans les étoiles, un foyer international avec pelouse coupée court, fast-food et terrain de sport. Volatilisées aussi avec eux, les prostituées qui étaient à elles seules ce que le fret est aux cargots : une raison d’accoster. Pas un seul portejarretelles ou autre souteneur à l’horizon pour rehausser tes articles dans les méandres de cet immense port trop calme, trop propre. Il fallait se rendre en ville, dans le quartier Sankt-Pauli, l’un des plus « chauds » du genre avec son rival d’Amsterdam. Mais la troublante et célèbre Herbert-Strasse avec ses filles quasi nues envitrinées n’était plus que l’ombre de la rue torride des années 70. Le Rungis allemand du sexe était devenu un attrape- touriste déserté des marins du port d’autrefois dont les survivants ne descendaient presque plus à terre, préférant passer leur nuits dans la carrée, à bâiller en rêvant de vie parisienne et de rue Saint-Denis entre deux parties de cartes. Au bar d’un ancien tripot rutilant de chromes, de formica, mais dans l’ennui, un naviguateur asiatique miniature, vêtu de blanc des pieds au bob, a réussi à me vendre cette montre, dont je n’avais ni besoin ni envie, que je porte encore aujourd’hui. Terribles ces Chinois pour le commerce ! Si tu leur dis « non », il est trop tard : le dialogue est engagé !

Ainsi, mon grand reportage allait tourner au rapport de stagiaire. Ou alors il me faudrait inventer le piquant attendu :

— « Je compte sur toi François, tu es le seul, dans cette foutue rédaction, à parler correctement l’Allemand, je veux cinq papiers magazine du feu de Dieu ! » avait exigé mon rédacteur en chef.

Tu parles ! Il pensait feu au…, il disait feu de Dieu. Je l’avais pourtant prévenu qu’il allait être déçu ! Et puis je n’étais pas parti de gaité de coeur, un peu inquiet à l’idée de laisser ma Geneviève trop longtemps seule. Elle était enceinte, et son moral déclinait. Depuis environ un mois, elle avait décidé de voir notre existence en gris et faisait la tête. À tout le monde. Je ne savais pas exactement pourquoi. Elle non plus, croyais-je...

Car elle était assez coutumière du genre. Avec son humeur en dents de scie, entrecoupé de vaguellettes d’optimisme maussade, Geneviève ne se sentait jamais assez aimée. Et comme elle savait bouder à titre préventif, elle déprimait peut être parce que je devais quitter Paris durant huit jours... Oui... Un sacré caractère... Elle était capable de se masquer d’une seconde à l’autre, et jusqu’a la semaine suivante du lointain mardi en quinze où nous étions invités à dîner chez les Untel, dont elle détestait par exemple l’épouse, tout en sachant n’en rien laisser paraître sur place. Peu ordinaire aussi, son refu de distinguer parmis ses proches ceux qui méritait ou non sa colère. Ainsi il m’arrivait souvent de la retrouver furieuse à mon égard pour un obscur prétexte qui m’avait sur l’instant échapé. Et si je ne déselais pas assez tôt les raisons profondes de son exaspération soudaine, elle restait agressive toute la journé avec chacun des familiers innocents qu’elle croisait dans la journé. À l’exception toutefois de la femme de ménage…

Angelina était portugaise, fraîchement immigrée, et formidable de bonne humeur. Et puis, grosse, grosse ! Elle nous fascinait d’autant plus par son énergie et sa capacité de travail, qu’elle déplaçait ses quatre vingt-dix kilos (les bons mois) avec une légèreté de gazelle. Aussi dynamique que bavarde, elle parlait fort, fort ! Au début Angelina comprenait à peine le français. Elle ne s’en taisait pas pour autant ! Au contraire, elle pensait le parler vaguement. Elle devait même vouloir faire de rapides progrès : dans un sabir assourdissant, elle tenait à Geneviève de longs monologues passionnés auxquels je ne comprenais à peu près rien. De toute façon, à ce niveau de décibels je n’écoute plus personne. Lorsqu’on me parle trop fort, ou pire en criant, c’est comme si j’avais des paupières aux oreilles : je ferme. Mon épouse, elle, suivait avec beaucoup d’intérèt les causeries de notre sympathique femme de ménage : elle s’esclafait, s’apitoyait, compatissait avec une tendresse et une gentillesse toute particulière.

Rapidement attachée à ses nouveaux « patrons », Angelina s’était vite sentie concernée par notre vie, notre appartement, qu’elle entretenait, rangait, agençait, comme si elle avait été chez elle, ou plûtot chez sa propre fille. Angelina nous resta fidèle jusqu’à son retour définitif au Portugal, alors que durant les dix dernières années de son séjour en France, elle n’avait plus besoin de faire des ménages pour vivre. Car une fois ses deux enfants mariés, son « Antonio » ne voulait *plous* qu’elle travaille chez les autres. Elle quitta donc ses différents employeurs, sauf « le pauvre monsieur François. » Et puis un jour, son « marido » ayant atteint l’âge de la retraite, elle du se résoudre à partir, contrainte et forcée, en déversant un torrent de larmes d’adieu, avant de s’ effacer, mouchoir humide aux lèvres, dans l’énorme Mercedes verte flambante neuve avec laquelle son Antonio la ramenait victorieux et riche au pays.

Elle en a vécu des affres et des joies, Angelina, avec notre famille ! Chaque fois que je partais en reportage, elle était encore plus affectueuse avec sa « madame Geneviève » (laquelle n’appréciait guère, sans oser le lui avoué d’être appelée comme une tenancière de maison close). Au sujet de Ambourg, Angelina était soucieuse : on ne laisse pas une épouse enceinte quand elle est si triste, « ça peut donner du malheur au bébé ! » Il avait fallu que je m’en excuse et la rassurre :

— « Je ne peux pas faire autrement Angelina, j’essairai de revenir plus tôt que prévu… »

« Écoute comme je t'aime » de Henry Eynard

est édité par Calixte, 2009.

Extrait reproduit avec l’aimable autorisation de l’auteur.